

Bulletin

UNE HISTOIRE... À SUIVRE!



Une histoire... à suivre! Bulletin semestriel, 2,00 \$
Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, Printemps 2017.

*Le printemps
au travers du temps*



Printemps 2017, no 39



 *Société
d'histoire
de la
Rivière-du-Nord*

Le mot de la Présidente



Une saison très attendue

Le printemps, saison du renouveau, de l'éveil de la nature et de la vie qui reprend ses droits. Au fil des années, on l'attend toujours avec la même impatience.

Je me rappelle que le retour de la belle saison n'était pas de tout repos pour ma mère. Une série de tâches l'attendait à la fin de l'hiver dont son fameux grand ménage du printemps qui pouvait s'échelonner sur plusieurs journées. Il y avait ensuite le linge d'hiver qu'il fallait nettoyer et ranger, les châssis doubles à remplacer par les moustiquaires et le jardin à préparer.

Mais le printemps n'est pas associé seulement à des travaux. Il y a aussi nos us et coutumes et nos traditions.

Vous aurez sans doute beaucoup de plaisir à lire le texte sur les traditions de Pâques inspirées de croyances populaires et celui des règles relatives au carême, dont celle de « faire maigre pendant 40 jours ».

Le texte sur la petite histoire de la cabane à sucre et du sirop d'érable vous apprendra comment les Amérindiens ont découvert « l'arbre qui pleure du sucre » et comment les Français en viennent à faire de la cueillette de l'eau d'érable, une pratique courante. Vous y découvrirez également l'évolution des procédés pour recueillir le précieux liquide de l'érable et la naissance des cabanes à sucre qui font partie intégrante des traditions du Québec.

À ce propos, ma mère me racontait : « dès que la température réveillait la sève des érables, tous les membres de la famille se mobilisaient pour rassembler le matériel et monter à l'érablière. Quand venait le temps de faire bouillir, on mangeait et on dormait sur place. Les enfants étaient bien souvent retirés de l'école durant cette période : on avait besoin de tous les bras disponibles. Le travail était urgent, car la sève n'attendait pas. Le temps des sucres se terminait bien souvent par une partie de sucre où la parenté et les voisins se rassemblaient pour se sucrer le bec et s'amuser ».

Vous trouverez dans ce bulletin d'autres textes très intéressants reliés à notre thématique qui sauront, j'en suis persuadée, vous divertir et vous donner un avant-goût du printemps.

Bonne lecture et surtout bon printemps.



Sommaire

Le mot de la Présidente.....	3
Texte savoureux	5
Suggestions de livres.....	7
Les traditions de Pâques au Québec.....	8
Carême.....	10
La petite histoire de la cabane à sucre et du sirop d'érable.....	11
La drave... dangereuse et enivrante	16
Le spectacle de La Passion	17
Du parc Labelle à la Place du Curé-Labelle	19
Pause actualité.....	22
En direct du Conseil d'administration.....	25
En dernière heure.....	26
Devenir membre.....	27



En tant que service d'archives agréé, la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord possède une expertise reconnue en matière de gestion documentaire et de traitement des archives. Elle est en mesure d'évaluer, de conserver et de valoriser adéquatement les archives publiques, administratives et privées.

Isolé, chaque petit morceau d'histoire peut paraître anodin et sans intérêt. Mis bout à bout, ils enrichissent la compréhension de notre histoire collective et comblent nos trous de mémoire. Avant de jeter ce qui se trouve dans vos vieux cartons poussiéreux, communiquez avec nous afin d'évaluer l'intérêt que peut représenter pour la collectivité ce que vous destinez à l'oubli.

450 436-1512 poste 3339

Texte savoureux



NOS LACS

Journal le Nord, 13 avril 1917

Nous reproduisons d'un numéro du *Pays* de 1911, cette jolie pièce de vers qui émane de la plume de notre ami et collaborateur **M. J. J. Grignon**, protonotaire, de Sainte-Scholastique. L'auteur y chante avec enthousiasme communicatif les beautés sans pareilles des lacs du Nord, qu'il connaît bien et qu'il chérit depuis sa tendre jeunesse.

À Monsieur Émile Vanier, en retour
de la charmante hospitalité que je reçus de lui,
à son lac du Canton Lesage.

Lorsque l'Avril vainqueur s'inonde de lumière,
Et mets du renouveau jusque sous la chaumière,
Rien ne semble sourire au regard du soleil,
Autant que nos lacs, le radieux réveil.
On dirait les joyaux d'une immense couronne,
Tant, de ses orient, l'éclat les environne.
Ils font de la forêt, un scintillant réseau,
Où se lit le travail d'un céleste ciseau.
Quelques fois déployés en gigantesques nappes,
Mais frustrés, plus souvent, des bonheurs de nos mappes,
Ils n'en ont pas moins tous un cachet séduisant,
Dont un prodige dieu leur a fait le présent.
Des plus humbles, parfois, les pêcheurs sont avides,
D'autres captivent l'œil par leurs formes splendides.
Il en est de carrés, d'ovales et d'oblongs,
J'en sais que l'on dirait d'énormes violons.
Plus d'un montre son lit et tout ce qu'il submerge,
Diaphane autant que le regard d'une vierge.
Ici, le flot toujours se ballotte, impulsif ;
Ailleurs, il garde, morne, un air méditatif.
Des lacs, partout des lacs : ils baignent la montagne,
Ils écument aux rocs, ils moient la campagne.
Ils sont si nombreux que les étoiles du soir,
À leur toilette, en ont chacune un pour miroir.

Je crois qu'une âme sent, au fond de leurs mystères.
En les voyants, parfois, rêveurs et solitaires,
On est tenté de dire : « Ils sont bien malheureux ! »
Rassurez-vous, les lacs communiquent entr'eux.
Sous l'épaisse ramure, épanchée en arcades,
Ils vont, de l'un à l'autre, en chantantes cascades.
L'amont connaît l'aval, par le cours descendant,
L'aval connaît l'amont, par le poisson montant.
L'existence, chez eux n'est jamais monotone,
Leurs plus bruyants rappels semblent chérir l'automne :
Soit l'arbre s'abattant en fracas d'éboulis,
Soit la meute aboyant en joyeux hallalis.
Oui, je l'aime, le lac, du meilleur de ma vie ;
Il chante tout le jour, à mon âme ravie.

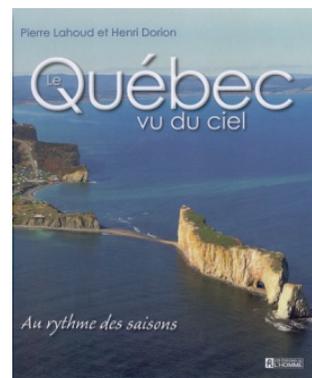
Mais pourquoi donc le lac et non pas la rivière ?
Parce que, dans son cours, son allure est trop fière.
À s'attarder sous l'ombre elle semble souffrir,
De garder la forêt, elle enrage à mourir.
Mais, pour un tel orgueil, quelle cruelle épreuve !
Elle croit triompher, et se perd dans le fleuve.
O trop semblable à toi, colon déraciné,
Pour le sort le plus libre, heureux prédestiné,
Qui, demain, sans regret, et la tête légère,
Iras t'anéantir dans la ville étrangère.
Ne songeant pas, d'ailleurs, à prendre ainsi son vol,
Moins inconstant, le lac est plus frère du sol.
Il aime son arôme et ses frustes charmilles.
Il y voit naître et vivre, en sauvages familles,
Des êtres gracieux, aux chefs empanachés,
Qu'il retrouve, au matin, sur son miroir, penchés.
Il a tant de raisons d'aimer son territoire.
Si réservé qu'il soit, tout lac a son histoire.
Et dans son souvenir, rien ne s'est effacé :
Il garde, dans son for, le culte du passé.
Il évoque, joyeux, les chansons attendries,
Il frissonne en songeant aux sanglantes tueries.



Suggestions de livres

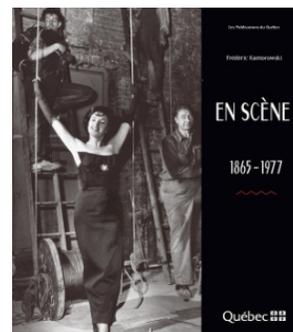
Le Québec vu du ciel, par Henri Dorion et Pierre Lahoud

Il faut deux paires d'yeux pour bien voir les choses. Ceux du photographe et ceux du géographe se sont juxtaposés pour percevoir le Québec avec le recul que permet le vol d'oiseau. À voir de là-haut les mille tableaux qui font ce pays, on sent le rythme de l'espace, avec ses zones géographiques et sa mosaïque de formes et de couleurs agencées par la nature ou par l'homme. À voir le périple qui se déroule au fil des 230 photographies de cet ouvrage, on découvre le rythme du temps, celui des heures du jour, comme celui des saisons.



En scène 1865-1979, par Frédéric Kantorowski, publication du Québec.

Le livre présente le monde du spectacle à travers plus de 100 ans d'histoire et près de 200 clichés d'artistes d'ici et d'ailleurs. Formé au collège Lionel-Groulx en interprétation, Frédéric Kantorowski a enseigné à l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal et à l'École nationale de théâtre. Rédacteur en chef de l'édition francophone de l'*Encyclopédie du Canada 2000*, il a aussi donné des cours de philosophie à l'Université de Montréal et au cégep du Vieux-Montréal. M. Kantorowski a écumé de nombreux fonds d'archives photographiques, publics et privés, afin de retracer toutes les propositions artistiques offertes dès 1865 et ainsi concrétiser cet ouvrage riche en souvenir d'époques.



Conférence

Comment gérer vos archives, un héritage à léguer



Votre patrimoine familial : Qu'est-ce que vous devez conserver parmi les livres, documents, journaux intimes, vêtements, objets, souvenirs personnels de vos aïeux ou les vôtres ?

Conférencières : Suzanne Marcotte et Linda Rivest, archivistes

Date : 18 avril 2017 à 13 h

Lieu : Quartier 50+ de Saint-Jérôme
425, boulevard Jean-Baptiste Rolland Est
Saint-Jérôme

Coût : Gratuit

Réservation : 450-432-0550

(place réservée jusqu'à 12 h 30)



Les traditions de Pâques au Québec



*Bibelot, lapin de
céramique lilas
Cote : OC2/133
SHRN*

Les symboles de Pâques au Québec sont nombreux, dont les poussins, le lapin de Pâques ainsi que la décoration d'œufs et le délicieux jambon du dimanche de Pâques.

Il semblerait que déguster du jambon à Pâques devrait nous assurer une bonne fortune pour l'année entière. Cette pratique a démarré en Allemagne, il y a de cela plusieurs centaines d'années, et depuis, de nombreux foyers québécois ont adapté leur menu de Pâques également. Nos traditions s'inspirent de croyances populaires qui veulent que le porc soit signe de chance.

En ce qui a trait aux lapins de Pâques, ces derniers seraient signe d'abondance et de fécondité alors que les petits poussins, tout comme les œufs, seraient symbole d'une vie nouvelle. Parfaits pour souligner l'arrivée du printemps !

Le dimanche de Pâques est une journée particulièrement colorée et fleurie où règne une atmosphère joyeuse et pleine d'effervescence. Fête du renouveau qui annonce le printemps, Pâques est l'occasion d'exhiber des toilettes neuves et d'offrir des fleurs à ceux qu'on aime. Les boutiques et vitrines des magasins sont décorées de fleurs de papier aux couleurs à dominante de violet et de jaune, l'une et l'autre symbolisant respectivement la mort et la lumière.

Au Québec, où la tenue des marchés publics en plein air est suspendue pendant la saison hivernale, le marché de Pâques marque la reprise des activités commerciales. Des témoignages confirment que le marché de Pâques au XIXe et au XXe siècle est un événement à ne pas manquer où tous les producteurs retrouvent leurs clients dans un décor tapissé de fleurs artificielles où brides et voitures à cheval sont aussi décorées.



*Marché de la rue Saint-Georges, Saint-Jérôme
Collection de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord
Cote : P005,S01,D07*



*Dame au chapeau, non
identifiée
Fonds J. Victor Léonard
Cote : P039,P01*

Jusqu'au milieu des années 1960, période qui coïncide avec des réformes importantes de la pratique religieuse au Québec, le chapeau est un élément indispensable de la fête de Pâques. Les femmes surtout, qui jusque-là, ont l'obligation de se coiffer pour entrer dans l'église et assister aux offices, allient la coquetterie au respect des prescriptions religieuses. Le discours publicitaire des grands magasins, pour qui la conformité aux coutumes, spécialement dans le temps de Pâques, permet de faire des affaires d'or, est d'ailleurs axé sur ce propos. À Pâques, il est donc d'usage de porter un chapeau, fleuri ou non, de fine

toile ou de paille même si l'été n'est pas arrivé ; l'important est qu'il soit neuf ou rafraîchi. Indispensable à la toilette féminine, cet accessoire est jusqu'à tout récemment une façon de saluer la venue du printemps.



*Femme et chapeau,
Sainte-Scholastique, 1899
Fonds Famille Prévost
Cote : P020,S06,D02,P016*

Ces lapins qui pondent des œufs...



Cote : OA3-174, SHRN

On s'est tous déjà demandé pourquoi, à Pâques, on associe les œufs et les lapins, sachant très bien qu'aucun des deux ne provient de l'autre. Le symbole du lapin, lui, ne date pas d'hier : on en trouve supposément des traces jusque dans l'Antiquité, environ 3 500 ans avant Jésus-Christ. Bon, à cette époque, ce n'était probablement pas un lapin de Pâques, puisque cette fête souligne la résurrection de Jésus, trois jours après sa passion.

Il s'agissait plutôt d'un lièvre, symbole d'abondance et de renouveau qui correspondait au printemps. Mais comment s'est fait le lien avec les œufs ? Selon une légende, un indigent trop pauvre pour offrir des douceurs à ses enfants avait décoré et caché des œufs dans le jardin avant d'y envoyer ses enfants. Ceux-ci, apercevant un lapin, pensèrent que c'était lui qui avait pondu les œufs. La tradition a par la suite été exportée aux États-Unis par des immigrants allemands. Et pour ceux qui se seraient posé la question, le « s » de Pâques ne fait pas référence à une pluralité de dates. La langue française distingue en effet « la » Pâque originelle juive et la fête chrétienne de Pâques. La première commémore la sortie d'Égypte par un repas rituel qui s'appelle aussi « la Pâque ». La fête chrétienne est multiple. Elle commémore à la fois la sortie d'Égypte, l'institution eucharistique lors du repas de la Pâque, la crucifixion du Christ et son repos au tombeau le septième jour, sa résurrection, passage de la mort à la vie, et la nouvelle création inaugurée le huitième jour.

Sources :

Pâques et ses traditions, Recette du Québec
De coutume en culture, Le réseau de diffusion des archives du Québec
Le monde agricole, Ces lapins qui pondent des œufs..., par Yves Allard
Wikipédia, Pâques

Recherche,

Line Renaud

Secrétaire



Carême

De nos jours, la seule chose qui ressemble à une période structurée de pénitence est sans doute le mois du ramadan pratiqué par les musulmans.

Quant aux catholiques, les règles relatives au carême sont maintenant largement laissées à la conscience individuelle. Mais jusqu'en 1966, de nombreuses restrictions étaient en vigueur pendant tous les 40 jours précédant la fête de Pâques. Un petit sondage empirique dans notre entourage nous a rappelé les principales et plus exigeantes :

- Faire maigre pendant les 40 jours (pas de viande ni de graisse animale, telle le beurre),
- Jeûner le Mercredi des Cendres et le Vendredi saint,
- Le plus possible, participer aux offices de la Semaine sainte,
- Par esprit de sacrifice, éviter les desserts et les sucreries en général.

Comme cette période correspond à la fin de l'hiver alors que les réserves de nourriture se faisaient plus rares, les exigences du carême permettaient peut-être de sublimer certaines pénuries... mais avec plus ou moins de succès, puisque la langue a conservé l'expression « face de carême » pour désigner un visage blême et triste.

Et pourtant, par une savoureuse ironie, la grande cuisine française aristocratique a pris son essor grâce à un cuisinier parisien du 18^e siècle du nom de Marie-Antoine... Carême ! Ça ne s'invente pas !

Les traditions de Pâques

La tradition par excellence est celle d'assister à la messe de Pâques et d'y communier, s'étant préalablement assuré de se confesser. Le tout s'appelle « faire ses Pâques ». Mais dans un registre plus profane...

Recueillir l'eau de Pâques

L'eau de Pâques protège contre la maladie, la foudre, le tonnerre ou les ouragans. Elle doit être puisée en priant en silence, dans la nuit du Samedi saint au dimanche de Pâques, avant le lever du soleil, dans une source d'eau vive, c'est-à-dire un ruisseau ou une rivière. Elle ne peut être prise dans un lac, ce doit être de l'eau courante. Elle est conservée toute l'année, en raison de son caractère protecteur. Cette tradition est moins répandue que chez nos ancêtres, mais elle subsiste toujours.

Étrenner pour Pâques

Pâques était l'occasion rêvée pour porter des vêtements neufs, de préférence assez légers, peu importe la température. On peut supposer que bien des chapelets ont passé la nuit sur la corde à linge pour favoriser le temps doux ! Si on portait du neuf — robe, manteau, souliers, chapeau de paille —, on était chanceux toute l'année. Les toilettes étaient très remarquées... et commentées (!), puisque les gens se connaissaient beaucoup. Les vêtements neufs de Pâques symbolisaient le renouveau après les rudes tenues d'hiver.

Source :
fr.wikipedia.org/wiki/Pâques
wikipedia.org/wiki/Eau_de_Pâques

Recherche

Renée Arsenault

2^e vice-présidente



La petite histoire de la cabane à sucre et du sirop d'érable



Représentation de la cabane à sucre de Gérard Brière à Sainte-Sophie, où on allait en famille faire le sirop.

*Boire le résidu avec un ti-blanc et lécher la palette faisaient partie des traditions, chez les Brière.
Par Lorraine Bergeron.*

Comment aborder le thème du printemps sans parler de la cabane à sucre et du sirop d'érable. Qui n'a pas été un jour à la cabane à sucre pour se sucrer le bec. Que ce soit pour une réception, une aventure culinaire, la cabane à sucre est une de nos traditions québécoises très recherchées par les touristes et nombreux amateurs.

Lors d'un voyage en France alors que nous partagions notre table avec un Français, dans un restaurant près de la frontière suisse une discussion s'installe sur nos mœurs et coutumes qu'il ne connaissait pas trop. Et c'est lors de cette discussion qu'il nous dit tout bonnement, *ha! oui au Québec, vous buvez de la liqueur d'érable...* Nous avons bien ri, car, vous l'aurez deviné, il parlait de notre sirop d'érable.

Alors quand est-il au juste de l'histoire de **cet élixir** et de ces traditions et légendes ?

Au temps des Amérindiens

Bien avant l'arrivée des colons français, les Amérindiens avaient découvert cette eau sucrée qui leur apportait de nombreux bienfaits. Il est coutume de croire qu'ils s'en servaient même comme remède contre le scorbut.

Le frère Marie-Victorin, grand naturaliste et savant québécois, auteur illustre de la Flore Laurentienne, cite dans le livre « *Les premiers colons apprennent des Indiens le secret de cette fabrication* ».

Une légende raconte qu'un petit écureuil grimpa le long d'un tronc d'arbre. Il mordit une branche et il se mit à boire.

Un Amérindien, au bas de l'arbre, le regardait. Il se demandait pourquoi, puisqu'une source coulait tout près. Il imita l'écureuil en faisant une fente avec son couteau.

Quelle surprise !

Jusqu'à ce moment, la tribu amérindienne ne trouvait du sucre que dans les fruits sauvages. Et voilà un arbre qui pleure du sucre !

En effet, lorsqu'une branche d'érable à sucre casse sous le poids du verglas, la blessure causée coule au printemps. De cette entaille naturelle, le chaud soleil printanier évapore l'eau, et il ne reste finalement qu'une traînée de tire d'érable que les écureuils lèchent.

Autant de tribus, autant de légendes amérindiennes expliquent comment cela a pu se passer...

Chez les Micmacs

Par une journée de printemps, alors que le vent était encore frisquet, une vieille femme Micmac alla ramasser la sève des érables. Comme elle goûte meilleure chaude, elle en mit dans un pot qu'elle plaça au-dessus de son feu. Fatiguée, elle alla s'étendre pour se reposer. Lorsqu'elle se réveilla, elle trouva un sirop doré, clair et sucré.

Chez les Algonquins

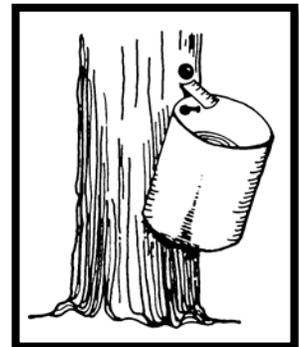
Le chef retira son « tomahawk » de l'érable dans lequel il l'avait enfoncé la veille. Comme le soleil montait dans le ciel, la sève se mit à couler. Sa femme la goûta et la trouva bonne. Elle s'en servit pour cuire la viande. Le goût sucré et l'odeur douce furent très appréciés par le chef. Il appela le sirop, dans lequel avait bouilli la viande, « Sinzibuckwud », mot algonquin qui signifie « Tiré des Arbres ».

Une tradition ancienne

Dès leur installation permanente sur le nouveau continent, les Français établis au début du XVII^e siècle imitent les premiers habitants du territoire et commencent à faire de la cueillette de l'eau d'érable une pratique courante. Après un long et rigoureux hiver, quelle joie que de monter à la cabane. Repas frugal, rasade de réduit et tire font partie de nos us et coutumes depuis fort longtemps.

Les procédés pour recueillir le précieux liquide de l'érable sont d'abord rudimentaires : il s'agit de faire une entaille à la hache sur l'arbre et de fixer un morceau de bois appelé goutterelle. L'eau d'érable s'écoule alors dans un « cassot d'écorce de bouleau », suivant les pratiques amérindiennes, qui sera remplacé plus tard par des seaux en bois.

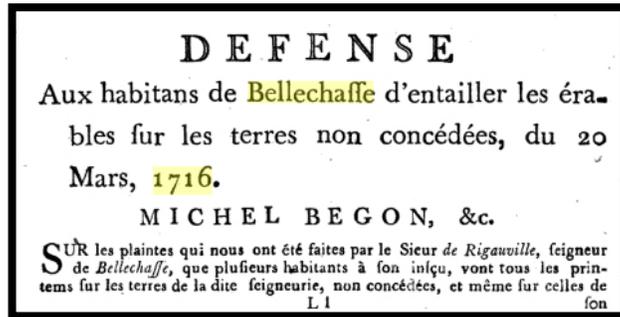
Les premières installations sont rudimentaires. Les habitants qui veulent faire du sucre d'érable se transportent dans l'érablière, avec un grand chaudron de 10 seaux, des haches, des batte-feux (briquet), pierre-fusil, pelles et vivres. Ceci se fait en raquettes à neige, étant impossible de s'y rendre à cheval. Un trou est creusé jusqu'à la terre de 20 pieds de superficie environ. On y construit un abri temporaire qui sera démoli à la fin de chaque saison de sucre.



*Système avec goutterelle,
Illustration : M. Moreau*

À cette époque, un nombre important de sucriers exploitent des érablières situées sur les terres de la couronne ou de la seigneurie ne leur appartenant pas.

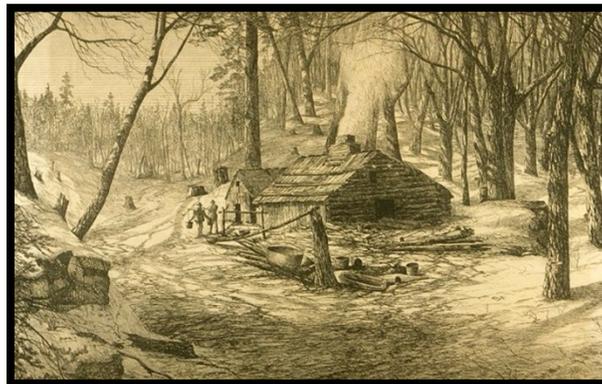
L'exploitation des érables est désormais si rémunératrice que l'on doit légiférer contre les abus de toutes sortes. Le 20 mars 1716, Bégon, intendant de la Nouvelle-France, défend aux habitants de Bellechasse d'entailler les érables sur les terres non concédées, sous peine de 10 livres d'amendes, applicable à l'église de la paroisse de la dite seigneurie.



Ordonnance de l'intendant Bégon de 1716.

Au XIX^e siècle, le procédé s'est raffiné. Un trou est d'abord percé dans le tronc d'un arbre au moyen d'une mèche ou gouge de forme arrondie. Ensuite, des chalumeaux de bois sont insérés dans l'entaille pour favoriser l'écoulement de la sève. Avec le temps, les chalumeaux seront faits en métal et les chaudières pour recueillir l'eau seront en fer blanc. Le vilebrequin viendra faciliter le travail des sucriers et sera beaucoup moins dommageable pour les érables. L'eau d'érable recueillie est versée dans un tonneau et transportée sur une traîne tirée à l'origine par un homme, puis par un bœuf ou un cheval. Cette eau d'érable sera bouillie afin d'être transformée en sirop. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'eau d'érable est mise à bouillir dans des chaudrons de fer suspendus à des troncs d'arbres. La cuisson se fait donc à l'extérieur, sans abri, ce qui engendre une certaine perte de chaleur.

Par la suite, des abris de bois seront construits pour protéger la cuisson du sirop et donneront naissance à la cabane à sucre. Au début du XX^e siècle, les cabanes à sucre se sont déjà généralisées dans le paysage québécois.



Cabane à sucre - Allen Edson, 1872

Dans la culture traditionnelle, mars avec son renouveau printanier est la saison la plus favorable aux amours. La randonnée à l'érable, la tournée en raquettes, les repas en plein air ou la soirée à la cabane sont autant de moments propices aux rencontres entre jeunes gens. En effet, dans bien des cas, ces lieux éloignés de la surveillance habituelle inquiétaient parfois les bien-pensants, qui y voyaient des occasions de s'éloigner du droit chemin. Il n'y a pas si longtemps, mars 1949, la Ligue du Sacré-Cœur, par le biais du journal *l'Action catholique*, faisait des mises en garde sérieuses aux propriétaires de cabane à sucre.

Mise en garde ;

Propriétaires de sucreries, ne laissez donc pas le blasphème errer sur votre domaine. Il ne saurait attirer sur vous et les vôtres que les malédictions d'en haut. Installez, en conséquence, des affiches contre le blasphème et autres semblables à celles que propagent, par exemple, les Ligues du Sacré-Cœur. Le bon moyen d'éviter également le désordre dans les sucreries, c'est de ne pas y permettre d'orgies. L'eau d'érable n'échauffe pas les esprits, tandis que les liqueurs alcooliques comportent bien des dangers. Si les visiteurs ont des fourmis dans les jambes et veulent absolument danser, pourquoi ne pas s'en tenir aux danses de folklore, dites danses canadiennes ? La belle nature qu'on recherche en se dirigeant vers nos érablières se refuse totalement aux danses modernes et à toutes les fautes dont elles sont la cause. (Gagnon, L'Action catholique, mars 1949).



Collecte de l'eau - Henri Julien, 1907

La cueillette de l'eau d'érable représente la besogne la plus exigeante. « Courir les érables » comme on le dit, se fait pendant près de 2 siècles en raquettes à neige. Équipés d'un joug auquel sont suspendus deux seaux ou attelés à un traîneau, le sucrier et ses aides recueillent l'eau accumulée dans les auges ou chaudières, qu'ils transvident dans des tonneaux de plus grandes dimensions placés le long d'un chemin de cabane.

À compter de 1930 environ, cette opération est devenue plus facile avec l'utilisation du cheval qui travaille mieux dans la neige en raison de la longueur de ses pattes. Plusieurs producteurs utilisent encore ce moyen de transport alors que d'autres sont équipés d'un tracteur sur chenilles.

Aujourd'hui dans certaines érablières domestiques, on s'adonne encore par plaisir aux méthodes anciennes de récolte d'eau d'érable. Dans le cas des installations commerciales, la technologie moderne a supprimé cette étape du travail puisque les érables sont reliés entre elles par un système de canalisations, qui dirige l'eau directement aux réservoirs de la cabane.



Party de sucre au Gordon
Collection SHRN
Cote : P062,S3,SS2,D07,P14

Les érables se retrouvent principalement au Québec et en Amérique du Nord et on en compte sur plus de 144 000 hectares. Le Québec fournit les deux tiers de la production mondiale de sirop d'érable. Le tiers restant provient du nord de l'Ontario et des États-Unis, plus précisément de l'État de New York et du Vermont.

Il faut de 30 à 40 litres de sève pour faire 1 litre de sirop. Un érable peut donner 60 à 160 litres de sève par saison, selon les des conditions climatiques.

En 2016, la Fédération des producteurs acéricoles du Québec a fourni 450 000 litres d'eau d'érable à trois acheteurs autorisés en vue de son embouteillage pour la consommation à son état pur. Les marques Necta, Oliva et Wahta ont embouteillé l'eau dans des usines aseptisées.

C'est ainsi que vous trouverez entre autres, un format de 330 ml mis sur le marché par la marque Necta, en vente prioritairement dans le réseau des entrepôts Costco du Québec.

Recherche

Mario Fallu

Sources :

Bulletin, printemps 2013, Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

Petite et grande histoire de la cabane à sucre, Robert-Lionel Séguin, Vie des arts, Numéro 45, Hiver 1967

Remonter aux sources, RDAQ, Réseau de diffusion des archives du Québec, coutumes et culture

Brochure, La saison des sucres au Québec, ministère des Terres et Forêts, 1970

<https://archivesdemontreal.ica-atom.org/la-benediction-des-erables-m-suzor-cote-apres-1920>

Saint-Jérôme, Un air Fier et Hardi, édition GID

Rapport annuel, 2015-2016, Fédération des producteurs acéricoles du Québec.

Édits, ordonnances royaux, déclarations et arrêts du Conseil d'État du roi, concernant le Canada, Volume 2



La Bénédiction des érables / M. A. Suzor-Côté, après 1920



La drave... dangereuse et enivrante

Toujours si attendu dans un pays nordique, le printemps nous emmène la fonte des neiges, la débâcle et, pendant plus de 100 ans, la drave !

Pratiquée généralement par les bûcherons avec les arbres abattus au cours de l'hiver, la drave consistait à faire descendre les billots par les rivières jusqu'aux scieries et pulperies. C'était sûrement très excitant, mais aussi extrêmement dangereux.



*Drave aux chutes à Wilson
Fonds Maurice Valiquette
Cote : P003,P26*



*Illustration,
Jos Montferrand*

La drave a commencé en 1852 en Mauricie, et la dernière rivière dravée au Québec fut justement le Saint-Maurice, en 1996. L'Outaouais et ses affluents furent également d'importants chemins de drave, et même aussi notre rivière du Nord, avec la pulperie des chutes Wilson. Là-bas, à chaque printemps, un festin de fèves au lard venait célébrer l'arrivée des draveurs.

L'histoire n'a guère retenu le nom de ces draveurs téméraires, à deux exceptions près : Jos Montferrand, originaire de Hull, et Menaud, maître-draveur, héros du célèbre roman du même nom, de Félix-Antoine Savard.

Le développement des réseaux routiers a sapé l'utilité de la drave, mais d'autres considérations contribuèrent aussi à sa disparition. La drave avait des effets négatifs sur l'environnement, entre autres à cause de la grande quantité d'écorces de résineux qui s'arrachaient des billots, relâchant ensuite du mercure dans l'eau. De plus, elle limitait fortement l'accès aux cours d'eau pour la population. On évalue que cette activité s'est complètement éteinte au milieu des années 1990.



*Vue de la rivière du Nord et du pont Castonguay au
printemps, avant 1885
Fonds Emmanuel Fournier
Cote : P022,S02,P01*

Chaque printemps, au temps de la drave, la Nord apportait à la scierie des milliers de billots à transformer pour ses activités commerciales.

Image, captée avant 1887 de la rivière du Nord et de ses moulins à Saint-Jérôme.



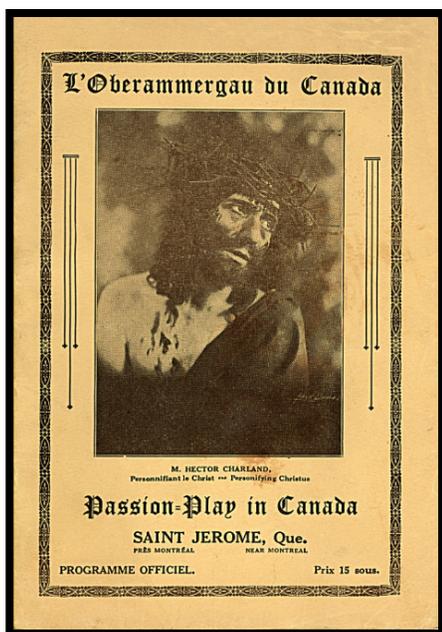
Le spectacle de La Passion

Dans les années 20, Saint-Jérôme fut connue pour un spectacle à la fois dramatique et religieux qui obtint un succès retentissant. Entre 1925 et 1928, les représentations du drame de *La Passion* attirèrent à Saint-Jérôme des foules considérables venant du Québec, du Canada et des États-Unis.

L'idée de présenter ce spectacle découle de l'obligation de rembourser la lourde dette contractée pour réaliser les travaux de restauration majeurs de l'église de Saint-Jérôme. L'un des vicaires de la paroisse, l'abbé Jean d'Avila Éthier, propose de monter le drame de *La Passion*, qu'il a déjà présenté avec succès à La Nouvelle-Orléans.

Ce spectacle à grand déploiement comprend 5 actes et 25 tableaux, commence à 13 h 30 et se termine à 21 h, incluant un intermède pour le souper, et met en scène plus de 600 personnages, la majorité interprétée bénévolement par des habitants de Saint-Jérôme. Il sera joué tous les dimanches d'août et de septembre. Dès la première année, de nombreux commanditaires associent leur nom à l'événement.

Le rôle de Jésus est tenu par Hector Charland, qui était déjà un acteur chevronné et qui fut très connu plus tard pour son interprétation de Séraphin dans *Un homme et son péché*. Marie est interprétée par une dame, Emma Bouzelli, Jérômiennne d'origine belge et artiste professionnelle.



Programme de la Passion
Collection Société d'histoire de la
Rivière-du-Nord
Cote : P005,S05,SS04,D08

Aucun effort n'est ménagé pour faire de cette production un événement mémorable. Sans les moyens techniques modernes, l'abbé Éthier réussit à créer des décors impressionnants, des jeux de lumière saisissants et un accompagnement musical à faire frissonner les âmes... incluant un chœur de 60 sopranos, 25 mezzo-sopranos, 25 ténors, 12 barytons et 12 basses, membres de l'Association chorale de Saint-Jérôme. Ouf! À certains moments, il y a même sur scène deux chevaux et un âne! Bref, on pourrait croire à un précurseur de la *Fabuleuse histoire du royaume*, au Saguenay.

La première représentation de *La Passion* a lieu à l'aréna Saint-Onge le 16 août 1925 devant 2500 personnes. Bâtiment en tôle de 90 pieds sur 90 et d'une hauteur de 45 pieds, cet aréna se trouvait sur l'actuelle rue Parent, entre O'Shea et Melançon. Pour la première année, près de 25 000 spectateurs se sont déplacés pour assister au spectacle.

Devant un tel succès, on décide de reconduire l'expérience l'année suivante, mais cette fois-ci, dans un auditorium construit spécialement pour l'accueillir, derrière l'église, moyennant une dépense de 65 000 \$.

La Passion est de retour à l'été 1927 et le spectacle se donne alors le surnom d'Oberammergau du Canada, en référence à la petite localité bavaroise célèbre pour ses représentations de La Passion depuis le XVIIe siècle.

Et pourtant... malgré son thème on ne peut plus sacré et son objectif de rembourser une dette de la paroisse, *La Passion* de Saint-Jérôme tombe bientôt sous le couperet des autorités religieuses.

En 1927, un mandement émis par les évêques du Québec décrète que « tout spectacle payant est désormais interdit le dimanche »... « les amusements honnêtes, mais payants ne sont pas permis le dimanche, même si on les organise pour servir à la charité et à la religion ». Les évêques considèrent en effet que tout spectacle contribue à faire du jour du Seigneur un jour profane et risque de passionner « outre mesure » l'esprit des fidèles...

Jouée dorénavant les samedis, la pièce ne jouit pas de la même popularité. On déplace le spectacle à Montréal, mais les circonstances ayant permis l'essor de l'événement ne sont plus au rendez-vous.

La dernière représentation du spectacle est donnée au Forum de Montréal, le 11 août 1928. Les décors et les costumes sont vendus au Séminaire de Joliette pour les « séances », rapportant 1 000 \$. L'auditorium de *La Passion* s'ouvre aux patineurs et aux hockeyeurs, pour finalement être détruit en 1931.



Auditorium de La Passion, 1926
Collection Jean-Pierre Bourbeau

Sources :

La drave - Voyage à travers le Québec, grandquebec.com
Avec l'arrêt de la drave, un passé s'est éteint, Le Nouvelliste, 28-10-15

Archives Société d'histoire de la Rivière-du-Nord
Revue de la société historique de Madawaska,
volume 40, nos 3-4

Une ville s'épanouit, Mgr Paul Labelle, p. 257-272.
en p. 356, l'auteur nomme 9 personnes qu'il a interrogées, par ex. Lucien Parent, gérant de l'auditorium,
et Mme Hector Charland.

www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca

Recherche

Renée Arsenault

2^e vice-présidente



Du parc Labelle à la Place du Curé-Labelle



*Fonds Mgr Paul Labelle,
Cote : P012,S04,D02,P013*

Aménagé il y a 112 ans et sans doute le plus ancien espace vert de ce genre dans la région, le parc Labelle a bénéficié en 2016 d'une véritable cure de rajeunissement. La Ville de Saint-Jérôme en a profité pour rebaptiser cet emblématique quadrilatère : désormais appelé *Place du Curé-Labelle*, il évoque de façon encore plus claire le célèbre personnage qui en a inspiré le nom.



*Première église
Fonds Mgr Paul
Labelle,
Cote :
P012,S04,D10,P04*

C'est en 1905 que le parc a vu le jour, sur l'emplacement de la première église de Saint-Jérôme. Celle-ci avait été érigée entre 1837 et 1839 sur un terrain cédé par le seigneur Charles-Louis Lambert Dumont, dont le grand-père Eustache Lambert Dumont s'était vu octroyer l'Augmentation de la seigneurie des Mille-Iles dès 1752. Cet emplacement deviendra ainsi le cœur de la ville naissante, rôle qu'il joue d'ailleurs toujours.

Donnant sur la grande rue et face à la rivière du Nord, l'église mesurait 49 pieds de largeur sur 120 pieds de longueur. C'est dans ce bâtiment de pierres des champs qu'officiera le curé Antoine Labelle à compter de 1868 et jusqu'à sa mort en janvier 1891. Un presbytère s'était ajouté du côté sud de l'église, tandis que du côté nord, les sœurs de Sainte-Anne avaient érigé en 1864 un couvent pour l'éducation des jeunes filles.



*Le couvent, l'église et le presbytère ; dessin de Ann Leduc, 1983
Fonds Archistoire.
Cote : P41, D10*

L'œuvre d'un médecin et futur maire

Après la construction de l'actuelle cathédrale, terminée en 1900, les trois vieux bâtiments d'origine furent démolis. La Ville avait alors loué le terrain vacant pour 99 ans, s'engageant à y aménager un « jardin public » et une statue en hommage au curé Labelle.

Le projet est confié au docteur Emmanuel Fournier qui, mettant à profit ses talents artistiques, dresse les plans du square qui comportera huit allées bordées de bancs et ceinturées d'arbres de différentes essences. À l'époque conseiller municipal, le docteur Fournier accédera plus tard à la mairie, de 1917 à 1919.

Quant au monument qui trône au centre du parc, il faudra attendre une vingtaine d'années pour l'admirer. Entre-temps, un kiosque de bois se trouvait à cet endroit, où les Jérômiens assistaient aux concerts de la fanfare locale, tout en échangeant des nouvelles.

Un curé de 26 pieds !

D'une hauteur de 26 pieds, la statue de bronze est l'œuvre du sculpteur Alfred Laliberté, plus tard bien connu. Le curé y est représenté en apôtre de la colonisation : de sa main droite, il pointe vers le nord, cette région qu'il contribuera grandement à défricher.

L'œuvre repose sur un piédestal de granit créé par le sculpteur Georges E. Tremblay. Les bas-reliefs y montrent un colon au travail et son épouse, tandis que les armoiries et la devise d'Antoine Labelle, *Pater meus agricola* (« Mon père agriculteur »), figurent aux pieds du prêtre.

Le monument est inauguré en grande pompe le 20 octobre 1924, en présence d'Isidore Martin, fidèle ami et compagnon de voyage du curé. En dévoilant la statue, il se serait écrié « C'est bien lui » !



Monument, Parc Labelle
Collection SHRN
Cote : P005,S01,SS02,D21,P01

Une cure de jouvence bienvenue

Après l'échéance du bail initial convenu avec la fabrique, la Ville a fait l'acquisition du parc en 2013, puis l'a officiellement reconnu l'année suivante comme lieu historique, en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel du Québec.

En 2016, l'administration municipale a profité du 125^e anniversaire de décès du curé Labelle pour entreprendre d'imposants travaux de réaménagement de « son » parc, tout en respectant les plans d'origine du docteur Fournier.



Photo, Mario Fallu, mars 2017

En plus de la réfection des allées et de l'ajout de bancs de style victorien, le réseau d'éclairage a été remplacé, incluant une mise en lumière spéciale du monument central. L'élément le plus spectaculaire de cette cure de jouvence est une nouvelle structure artistique illuminée, qui rappelle la présence de la première église.

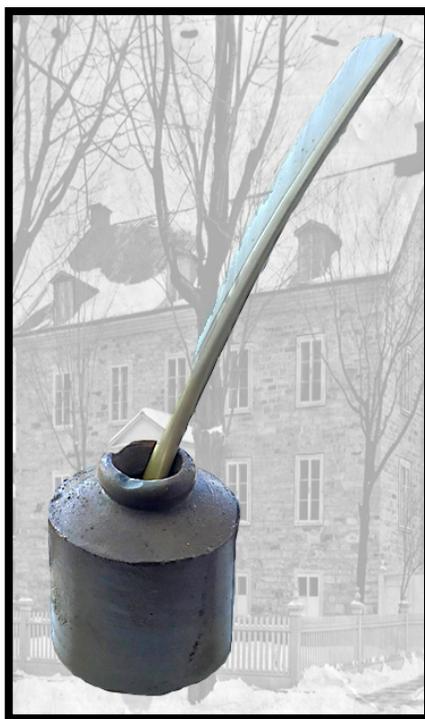
Tout au long des travaux, on a pris soin de bien protéger les arbres, dont certains des plus majestueux datent vraisemblablement de l'origine du parc.

Un encrier témoin du passé

Lors de l'excavation des lieux, les ouvriers ont découvert par hasard un vieil encrier : tout porte à croire qu'il fut utilisé par une élève du couvent qui se trouvait à cet endroit à la fin du 19e siècle ! Ce précieux témoin du passé est exposé au local de la société d'histoire.

La mise en valeur de la Place du Curé-Labelle se poursuivra cette année avec d'autres aménagements au pourtour du quadrilatère. Ainsi, le parvis de la cathédrale et celui de la Maison de la culture Claude-Henri-Grignon, qui font tous deux face au parc, feront à leur tour l'objet d'importants travaux cet été.

Une belle façon d'assurer la pérennité de ce lieu significatif de l'histoire de Saint-Jérôme !



Photo, Véronique Claveau, 2016

Source :

*Le journal municipal Le Saint-Jérôme vous informe
Une ville s'épanouit, de Mgr Paul Labelle
Histoire de Saint-Jérôme, de Serge Laurin*

Recherche
Henri Prévost
Administrateur



Pause actualité

La Ville de Saint-Jérôme a récemment cédé à la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord (SHRN) ses fonds d'archives privées. Il s'agit en majeure partie de journaux d'époque qui seront ainsi conservés dans des conditions optimales, tout en étant dorénavant accessibles aux personnes désireuses de les consulter.



Nous reconnaissons sur cette photo, Madame Suzanne Marcotte, présidente de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, M. André Marion, président de la commission des affaires culturelles de la ville de Saint-Jérôme, Gilles Robert, vice-président de la commission des affaires culturelles de la ville de Saint-Jérôme, Stéphane Maher, maire de la ville de Saint-Jérôme, Madame Linda Rivest, directrice générale et archiviste à la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord et M. Henri Prévost, Membre du comité d'administration de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord.

Photo, Mario Fallu

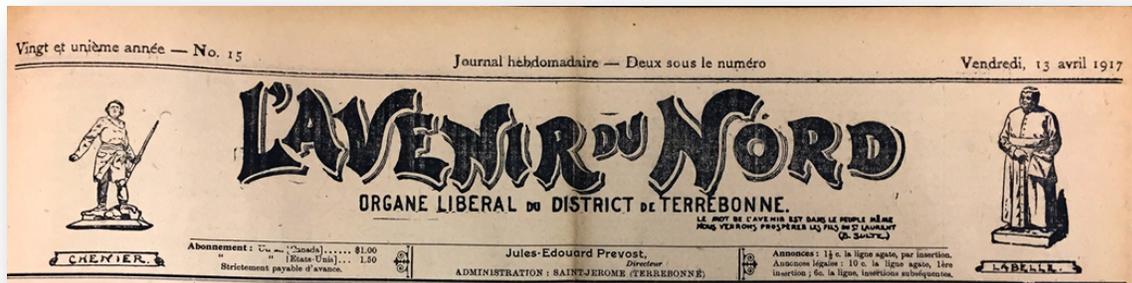
Le don de la Ville comprend les publications suivantes :

- L'Avenir du Nord, période initiale de 1897 à 1941 et ses moutures plus récentes de 1944 à 1986
- Le Progrès de Terrebonne de 1947 à 1967
- L'Écho des Mille Îles de 1945 à 1947
- L'Écho du Nord de 1935 à 1937
- Le Nord de 1897 et 1898.

Ces acquisitions s'ajoutent aux archives de L'Écho du Nord (1945 à 2015), du journal Le Mirabel (1972 à 2009) et du Journal des Pays-d'en-Haut/La Vallée (1967 à 2009), dont la SHRN avait hérité en 2014. La SHRN détenait en outre déjà des exemplaires de L'Égalité (1897-1898), ainsi que plusieurs autres éditions du journal Le Nord (1878-1888).

Tous les journaux au même endroit

Voici un exemple de texte que l'on peut retrouver dans ces archives ;



LA CORVÉE DE L'ÉRABLE

En marge d'une leçon d'histoire du Canada

Nous reproduisons, du Petit Canadien, le récit suivant qui offre un intérêt tout particulier aux lecteurs de l'AVENIR DU NORD, notamment aux citoyens de Saint-Jérôme et de la région du Nord. Cette narration est écrite par l'un de nos écrivains canadiens-français les plus remarquables de la nouvelle génération. Le révérend Frère Marie-Victorin, des Frères des Écoles-Chrétiennes, qui est un érudit, a déjà écrit une étude d'une grande valeur sur la chaîne de montagnes des Laurentides. À certaines heures, il fait de la littérature, et avec talent, on verra en lisant le récit que nous reproduisons et qui lui a valu le premier prix dans un concours organisé par le Petit Canadien. Le fait dont s'inspire ici le révérend Frère Marie-Victorin est historique.

En 1872, il s'agissait de faire voter par la ville de Montréal un million de piastres pour aider à la construction du « Chemin de fer du Nord » et, par suite, à la construction de l'embranchement de Saint-Jérôme. Le curé Labelle prétendait, avec raison, que la ville de Montréal devait retirer de cette entreprise de grands et nombreux avantages : elle trouverait, grâce à ce chemin de fer, un nouveau débouché pour ses produits et, de plus, tirerait de ces régions du Nord, entre autres choses, le combustible qui lui faisait défaut.

Or, un jour d'hiver, à l'époque du jour de l'an, on vit le curé Labelle partir de Saint-Jérôme, à la tête de deux cents *habitants* apportant chacun un voyage d'érable, et se diriger vers Montréal pour y distribuer ce bois aux pauvres de la métropole.

C'était une façon pratique et généreuse en même temps de montrer à quoi pouvait servir, le cas échéant, le chemin de fer qu'il voulait construire. Ce n'était plus l'assertion si connue :

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière

Mais bien :

C'est du Nord, désormais, que nous viendra la chaleur.

Du reste, c'était bien là le trait frappant du caractère du curé Labelle : l'utilité publique avant tout ; la bienfaisance dans le progrès.

Parmi les citoyens de Saint-Jérôme qui secondèrent le curé Labelle avec le plus de zèle, lors de la « corvée de l'érable, » se trouvait le Dr Jules Prevost, père du directeur de l'Avenir du Nord.

Notre vieux professeur avait dit en frottant ses lunettes au coin de son mouchoir : « Si vous écoutez bien la leçon, je vous raconterai quelque chose ! » Regardant l'horloge, nous rectifiâmes la position, bien décidés à obtenir l'histoire, fallut-il pour cela écouter la leçon ! Entre nos sourcils légèrement froncés, une petite ride se creusa – la ride de l'attention, si drôle et si fugace sur un front de jeune ! – et durant une heure, nous entendîmes parler de monsieur le marquis de Montcalm, de l'infâme Bigot, de la sombre journée des Plaines et des éclairs de gloire de Carillon et de Sainte-Foye. Il atteignit vraiment la haute éloquence, ce jour-là, notre cher maître, quand il nous brossa le tableau du dernier soir français à l'île Sainte-Hélène, du chevalier de Lévis adossé à un orme séculaire, regardant d'un œil atone le brasier rougeoyant où se tordaient les derniers lys de France, tandis que tout autour, dans la nuit montante, les vieux grenadiers de Royal Roussillon pleuraient sur leurs baudriers blancs !

C'était si beau, que nous en oublions presque le récit promis. Mais lorsque, après avoir regardé l'heure et toussé pour s'éclaircir la voix, le narrateur parla de s'attaquer à certaines propriétés qui découle du théorème de Pythagore, ce fut un tollé général !

Les grands jouèrent du bec tandis que les plus jeunes mettaient au service de la cause commune, règles, pieds et couvercles de pupitres. Ah ! cher frère ! Malgré vos cinquante ans bien sonnés et votre rabat blanc – et peut-être à cause de cela – vous étiez malin tout de même ! Vous regardiez tout ce chahut par-dessus vos lunettes d'un air satisfait, et je crois bien - Dieu me pardonne ! – que vous prépariez vos effets.

Toujours est-il que ce jour-là, le divin Pythagore fut renvoyé chez lui, aux calendes grecques, et voici à peu près, moins la couleur et la verve, ce qui nous fut raconté.

L'ancien curé de Saint-Jérôme, le curé Labelle, est certainement l'un des hommes les plus extraordinaires que notre pays ait produits. Un voyageur français n'a-t-il pas osé écrire que les trois choses les plus remarquables du Canada étaient la foi du peuple, les chutes de Niagara et... le curé Labelle !

Le « Roi du Nord », comme on se plaisait à l'appeler, était au physique, un colosse aux formes un peu brutales, mais corrigées par une tête d'idéaliste. Au moral il alliait à une bonté quasi-maternelle qui en faisait une idole, une force sûre d'elle-même qui en faisait une puissance. On sait quelle fut son œuvre. Il ouvrit à la colonisation canadienne-française la mystérieuse région du Nord, fit dériver de ce côté le flot d'émigration qui menaçait de tarir les veines du pays laurentien, et comme l'a dit excellemment son pauvre ami Arthur Buies, il a su ébaucher dans les âmes les plus humbles, l'image concrète de la patrie, ce sentiment indéfinissable qui les poussaient en avant et qui n'était peut-être que la canalisation de l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol de l'Amérique.

Or, vers 1872, Saint-Jérôme qui ne possédait « son curé » que depuis quatre ans, était encore dans ses langes. Une centaine de maisons à peu près, s'échelonnaient le long de la rivière du Nord sur une seule rue. Alors, comme aujourd'hui, d'énormes érables, respectés par les premiers colons, formaient une voûte impénétrable au-dessus des ornières. En remontant un peu, les habitations se distinguaient et la rue, continuée par le cordon, venait buter sur la première croupe des Laurentides sans fin. Mais déjà le vaillant apôtre se penchait sur son œuvre, pénétrait ses régions fermées, entrevoyait leurs possibilités futures, et déjà, sous le vaste front volontaire, se construisait le chemin de fer du Nord, condition de la mise en valeur de cet immense pays.

En direct du Conseil d'administration

Assemblée générale annuelle 2017

Les membres du conseil d'administration désirent vous informer que la prochaine assemblée générale annuelle sera tenue le 30 avril 2017 de 10 h à midi, Maison de la culture Claude-Henri-Grignon, salle le Foyer. La tenue de l'assemblée en septembre jumelée aux Journées de la culture demande un surplus de travail important pour les bénévoles et n'est pas l'idéal pour profiter de toutes les activités culturelles proposées.

Un avis de convocation est joint au présent bulletin. Nous vous attendons en grand nombre à cette importante réunion afin que nous puissions vous présenter nos réalisations 2016 – 2017.

Nous vous encourageons à vous impliquer au sein du Conseil d'administration ou dans les différents comités de votre Société d'histoire. Vous pourrez partager vos idées sur les orientations à prendre et les projets à réaliser avec une équipe dynamique au sein de laquelle vous partagerez des expériences enrichissantes. Les projets intéressants ne manquent pas à la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord.

Les postes du groupe n° 1 : président, 2^e vice-président, trésorier et deux administrateurs identifiés n° 1 et n° 3 aux années impaires voient leur mandat de deux ans se terminer. Au moment d'écrire ces lignes, seul le poste d'administrateur n° 3 est vacant au sein du conseil d'administration¹.

Vous n'avez qu'à nous faire part de votre intérêt à vous joindre à l'exécutif du Conseil d'administration avant le 25 avril.

Bienvenue à tous !

Line Renaud
Secrétaire
courriel@shrn.org



¹ Se référer aux Règlements de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, Chapitre 6, Administrateur pour connaître les obligations inhérentes aux différents postes.

En dernière heure...

ASSOCIATION DES ARTISTES EN ARTS VISUELS

C'est avec regret que nous avons appris que l'Association des artistes en arts visuels de Saint-Jérôme a mis fin à ses activités après tout près de 27 ans d'existence.



Suzanne Marcotte et Lorraine Bergeron lors de la signature du contrat de donations le 22 mars dernier.

Photo gracieuseté, Daniel Grégoire

La coopération entre L'AAAV et la SHRN a toujours été des plus cordiales et stimulante pour les deux organismes.

Nous félicitons Mme Lorraine Bergeron qui a été une présidente remarquable pendant toutes ces années. Une profonde marque d'affection s'adresse aussi à tous les bénévoles et artistes qui ont œuvré au sein de l'organisation. Lors de la soirée de clôture, la Société

d'histoire et l'association des artistes en arts visuels en ont profité pour procéder à la signature du contrat de donation de leurs archives à la SHRN. Ainsi la mémoire de cet organisme sera bien conservée et accessible à tous.

Continuez de nous émerveiller avec vos œuvres et, qui sait, peut-être aurons nous la chance de vous convier à un rendez-vous historique lors d'une prochaine activité.

UNE RUE DES IRLANDAIS À SAINT-COLOMBAN

À l'occasion de la Saint-Patrick, le maire de St-Colomban, M. Jean Dumais, a inauguré le 17 mars dernier, la rue des Irlandais en présence de dignitaires et de descendants de familles irlandaises pionnières de la ville. « L'existence même de Saint-Colomban, nous la devons aux colons irlandais venus s'installer ici il y a près de 200 ans. Cette rue vient affirmer notre attachement aux racines irlandaises de notre ville qui font aujourd'hui partie intégrante de l'ADN de la communauté. »



De gauche à droite : Chris et Scott Phelan, président de la Société Saint-Patrick de Montréal, Victor Boyle, président national canadien de l'Ancient Order of Hibernians, Fergus Keyes, membre du groupe St Columban Irish Descendants, Jean Dumais, maire de Saint-Colomban, Claude Bourguignon, historien et auteur du livre Saint-Colomban, une épopée irlandaise au piémont des Laurentides et Linda Rivest, directrice générale de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord.

Photo gracieuseté, Maxime Dorais, Ville de Saint-Colomban

Avec la désignation de la rue des Irlandais, c'est une communauté dans son ensemble qui est reconnue et commémorée, a exprimé Linda Rivest, directrice générale de la **Société d'histoire de la Rivière-du-Nord**. « C'est un geste qui a une grande signification pour l'histoire de la Ville, pour la mémoire collective. La Société d'histoire soutient cette initiative qui met en valeur notre patrimoine local ; la présence de familles irlandaises dans la région est un élément propre à

Saint-Colomban et c'est heureux que la Ville de Saint-Colomban ait choisi de le souligner par la toponymie ».

Devenir membre



Pour devenir membre de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, remplissez le formulaire ci-dessous et faites-nous parvenir votre chèque à :

Société d'histoire de la Rivière-du-Nord
101, place du Curé-Labelle, bureau 203
Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6

Les champs marqués d'un astérisque (*) sont requis.

Nom*

Adresse*

Ville* **Code postal***

Téléphone* **Cellulaire**

Courriel*

Type d'abonnement*

Individuel	1 an	25,00 \$	<input type="checkbox"/>
Individuel : (tarif 2 ans)	2 ans	40,00 \$	<input type="checkbox"/>
Individuel : (tarif 5 ans)	5 ans	90,00 \$	<input type="checkbox"/>
Étudiant (carte d'étudiant)	1 an	15,00 \$	<input type="checkbox"/>
Personne à faible revenu	1 an	15,00 \$	<input type="checkbox"/>
Aînés (65 ans et plus)	1 an	20,00 \$	<input type="checkbox"/>
Entreprises, institutions ¹	1 an	60,00 \$	<input type="checkbox"/>
Don (émission d'un reçu pour les montants de 20,00 \$ et plus)			<input type="checkbox"/>

À la réception de votre paiement, nous vous enverrons votre carte de membre pour l'exercice en cours.

¹ S'applique au représentant désigné seulement.

PARTENAIRES



La Société d'histoire remercie les personnes et les organismes qui l'appuient en s'impliquant dans ses divers projets.



Caisse de Saint-Jérôme



Caisse de Saint-Antoine-des-Laurentides

